

Pendant ce temps, le Canada changeait lui aussi. La base canado-américaine du triangle nord-atlantique s'allongeait sur le plan économique. Aujourd'hui, ce triangle n'en est guère plus un pour le Canada puisque plus de 70 % de ses exportations sont acheminées vers les États-Unis et que la majeure partie des investissements étrangers au Canada sont d'origine américaine. Cette évolution économique s'est accompagnée de profonds changements culturels et sociaux. Des immigrants sont venus des quatre coins du monde s'établir chez nous. Et le Canada a développé sa propre personnalité nord-américaine, s'inspirant de sa propre vision du monde nouveau.

Deux générations de Canadiens et de Britanniques se sont instruites de notre histoire commune, mais ne l'ont pas vécue aussi intensément que leurs parents et grands-parents. Comme l'on pouvait s'y attendre, la nature des relations entre nos deux pays a changé. Les liens familiaux ont pris le second rang, derrière les perceptions d'un intérêt commun. Nous ne sommes pas, l'un pour l'autre, notre principal sujet de préoccupation. Malgré tout, nos relations bilatérales demeurent importantes et dynamiques.

Certes, les relations entre nos deux pays n'ont pour l'essentiel nullement besoin d'être guidées par nos gouvernements. Les liens commerciaux reposent sur des débouchés avantageux. Les liens culturels se nourrissent de leur propre excellence. Et les nombreux contacts personnels sont le témoignage de l'affinité spéciale qui nous unit toujours l'un à l'autre. Il serait sans aucun doute approprié de rappeler que nous sommes ici dans la province de la Nouvelle-Ecosse, c'est-à-dire l'Ecosse nouvelle, et qu'après de longues années d'inactivité, les échanges entre l'Ecosse et la Nouvelle-Ecosse sont devenus plus fréquents et plus riches que jamais. Cette relation de personne à personne, de population à population, ne cesse de grandir et ce, dans notre intérêt à tous.

Je tiens à souligner qu'en 1982, après ma nouvelle nomination au poste de secrétaire d'État aux Affaires extérieures, j'ai constaté un certain changement dans notre relation bilatérale qui, pendant mon premier mandat, avait déjà évolué pour s'adapter à l'entrée de la Grande-Bretagne dans la Communauté européenne. En y regardant de plus près, j'ai décelé une ambivalence: même s'il y avait lieu d'éprouver une certaine satisfaction, il y avait également lieu de s'inquiéter. Les liens de toutes sortes, qu'ils soient humains, commerciaux, scientifiques ou culturels, demeuraient riches et variés. Cependant, une certaine complaisance semblait s'être installée dans les rapports entre nos deux gouvernements. J'avais l'impression que nous avions commencé à nous tenir pour acquis. Ce qui n'était dans l'intérêt de personne.